Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 21 (1947-1949)

Heft: 5

Artikel: Lettres inédites de Jules Michelet

Autor: Bonnard, Maurice

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870000

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LETTRES INÉDITES DE JULES MICHELET

I. *LES CORRESPONDANTS DE MICHELET*

La Bibliothèque de la Faculté de théologie de l'Eglise libre à Lausanne possède deux dossiers dans lesquels se trouvent des lettres de Michelet : celui des lettres adressées à Frédéric Frossard et celui des papiers de Louis Vulliemin. Il nous paraît nécessaire de présenter très brièvement ces deux correspondants de Michelet, avant de commenter ce qui en fait le principal sujet : les recherches de l'historien sur Pestalozzi.

Frédéric Frossard est né en 1804 à Oron, où son père, Maurice Frossard-de Treytorrens, était pasteur. Il fit à son tour des études de théologie, fut chargé de diverses suffragances, puis devint en 1840 pasteur à Chardonne sur Vevey. En 1845, il se joignit aux pasteurs qui avaient manifesté leur solidarité envers quelques collègues suspendus — injustement, estimaient-ils — par le nouveau gouvernement de Druey ; comme eux, il fut destitué au début de décembre ; ce qui ne l'empêcha pas de présider le culte de Noël, à la requête des autorités communales ; acte d'indiscipline qui déplut fort aux autorités.

Mais, dès lors, Frossard renonça au ministère pastoral et vécut de ses rentes et aussi, semble-t-il, de sa plume. Il n'avait pas attendu cette date pour collaborer au *Semeur*, périodique protestant français où Vinet faisait paraître des articles très remarqués. Frossard affectionnait l'anonymat, si bien qu'il n'est pas aisé de découvrir ses œuvres répandues en divers périodiques et dans plusieurs opuscules. Signalons en particulier un petit livre intitulé : *De l'incroyance à la foi. Histoire d'une âme*, qui parut sans nom d'auteur en 1891, puis en seconde édition,

mais cette fois sous son nom, l'année suivante, avec un titre légèrement modifié : *Pensées du matin. Paroles du soir ; de l'incroyance à la foi.* C'est en partie, il le confesse, l'histoire de sa propre âme.

Il ne s'était pas marié, et vivait avec une sœur qui partageait son intérêt pour les choses de l'esprit et qui écrivit deux petits romans qualifiés d'agréables par les critiques du temps, mais sans grande valeur littéraire. Le frère écrivait mieux que la sœur. En 1869, il reçut un prix de 300 fr. de l'Institut genevois, section de littérature, pour une étude sur Charles Didier [1]. En 1877, il fut fait chevalier de la couronne d'Italie [2].

A en juger par la correspondance que nous possédons en nos archives, les Frossard avaient de nombreuses relations, dont plusieurs fort intéressantes. Comment firent-ils la connaissance de Michelet ? Aucun document ne nous l'a révélé ; on peut se permettre diverses suppositions : rencontre au hasard d'un voyage — le frère et la sœur étaient souvent en route, au Midi de la France et à Rome, en particulier — ; ou par suite d'un article de critique littéraire sur un ouvrage de Michelet ; le plus vraisemblable me paraît être l'entremise de Sainte-Beuve ou de Juste Olivier, Mme Olivier étant une amie d'enfance de Caroline Frossard. L'amitié entre les Michelet et les Frossard dut être assez grande pour qu'à la mort de Michelet sa veuve ait éprouvé le besoin de confier à ses amis vaudois ses peines et ses ennuis, et même une copie du testament de son défunt mari.

N'était la modestie de cet ancien pasteur et, somme toute, le rôle effacé qu'il joua, l'on pourrait dire : Frédéric Frossard, c'est tout un siècle ; né quatre ans après le début du XIXe siècle, il mourut à Rome quatre ans avant la fin du dit siècle, en pleine possession de ses aimables facultés, nous assure l'écrivain Dora Melegari, dans une lettre de Rome à la *Gazette de Lausanne* [3].

Le second correspondant de Michelet, c'est *Louis Vulliemin.* Il est beaucoup plus connu que Frossard. D'ailleurs ses *Souvenirs*

---

[1] Lettre de Hornung du 17 avril 1869.

[2] Lettre de Melegari, ministre des Affaires étrangères, du 29 décembre 1877.

[3] 26 mai 1912.

racontés à ses petits-enfants [1] et la biographie qui lui a consacrée son neveu Charles Vulliemin [2] donneront entière satisfaction à ceux qui auraient envie de le connaître de plus près.

Né le 7 septembre 1797 à Yverdon, L. Vulliemin, comme Frossard, s'était préparé au ministère pastoral. De santé délicate, il ne fit que quelques suffragances, pour se consacrer bientôt exclusivement à ses travaux d'historien, et, à deux reprises, de journaliste. On lui doit notamment la traduction française de l'ouvrage de Hottinger sur la *Réforme dans la Suisse allemande*, qui faisait suite à l'*Histoire suisse* de Jean de Muller ; puis la continuation de cette même histoire, en collaboration avec Charles Monnard ; des monographies sur Chillon, sur le doyen Bridel, le landamman Auguste Pidou, Aimé Steinlen ; enfin une *Histoire de la Confédération suisse*.

Vulliemin n'avait pas cessé d'être inscrit sur le rôle des ministres de l'Eglise nationale. En 1845 il donna, lui aussi, sa démission. Dès la fondation de la Faculté de théologie de l'Eglise libre, en automne 1847, il fut chargé d'enseigner l'histoire de l'Eglise, ce dont il s'acquitta jusqu'en 1864. Dès lors il s'adonna exclusivement à ses chères études historiques. Il est mort le 10 août 1879.

A quelle époque Vulliemin fit-il la connaissance de Michelet ? Serait-ce en 1825, lors de son premier séjour à Paris ? Son biographe n'en parle pas. Serait-ce par l'entremise de Sainte-Beuve ? Vulliemin avait été l'un des auditeurs du cours de Sainte-Beuve sur Port-Royal, ainsi que l'atteste l'« Epître à M. Sainte-Beuve sur son cours de Port-Royal, par M. Delacaverne » :

Vulliemin, chaque fois avant l'heure à sa place,
Sur toi fixe un regard sympathique et sagace. [3]

C'était en 1837. Le dernier soir de cette même année, Sainte-Beuve était invité chez Vulliemin devant un beau sapin illuminé [4].

---

[1] Lausanne, 1871.

[2] Lausanne, 1892.

[3] R. Bray, *Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne*, Lausanne 1937, p. 193.

[4] *Ibid.*, p. 216.

L'année suivante, c'est Michelet qui vient à Lausanne ; il est porteur d'une lettre d'introduction de Sainte-Beuve pour son ami suisse Juste Olivier. Sainte-Beuve écrivait en même temps à Mme Olivier :

« Je n'ai pas hésité à l'adresser à Olivier. C'est un homme distingué, bon, avide de savoir et qu'on n'a qu'à se féliciter de connaître, quand on n'a pas d'article à écrire sur lui : il vous intéressera, il a bien de l'esprit sous son emphase. » [1]

Il est fort probable que Vulliemin a été en relation avec Michelet à ce moment-là. Mais c'est surtout l'année suivante que les liens se resserrent entre les deux historiens. A l'entrée de l'hiver de 1839, Vulliemin est à Paris pour des recherches en vue de son *Histoire de la Confédération suisse*. Michelet était alors, et depuis 1830, chef de la section historique aux Archives nationales ; il le restera jusqu'à la Révolution de 1848 [2].

Vulliemin écrit dans ses *Souvenirs* :

« Mon introducteur dans les archives anciennes fut M. Michelet, à qui M. Daunou, gravement malade, en avait laissé la direction. Je n'oublierai pas la bonté avec laquelle M. Michelet m'accueillit à sa table, me présenta à ses amis et me donna, dans les archives, un personnel toujours prêt, soit à me diriger dans mes recherches, soit à me seconder par la transcription des pièces dont il m'importait de conserver le texte. » [3]

Nous avons encore relevé la trace d'un troisième contact entre Michelet et Vulliemin, dans le gros ouvrage, malheureusement inachevé, que Gabriel Monod a consacré à *La vie et la pensée de Jules Michelet*. Il vaut la peine de transcrire ce curieux passage :

« Le 15 (août 1843), Michelet va de Genève à Lausanne en quatre heures ; Hôtel Gibbon. Le soir, il reçoit M. Monnard, « triste, éteint ; sa femme silencieuse comme le tombeau ». Olivier vient aussi. Le lendemain, il va à Beaulieu avec M. Villemin, voir la propriété où Vinet habite et où Mme Necker mourut. Cependant il ne voit pas Vinet et se contente de son beau-frère, M. Gilliard, de Monnard, du pasteur Cérésoles et de Jacquet, conseiller d'Etat. » [4]

---

[1] JEAN-MARIE CARRÉ, *Michelet et son temps*, Paris 1926, p. 76.

[2] G. MONOD, *La vie et la pensée de Jules Michelet*, tome I, p. 220.

[3] *Souvenirs...*, p. 238.

[4] G. MONOD, *op. cit.*, p. 159.

G. Monod a-t-il fidèlement transcrit le journal de Michelet, ou a-t-il brodé sur un texte? Ces lignes contiennent de graves erreurs. Il est vrai que Mme Necker est morte au château de Beaulieu le 15 mai 1794 ; elle y était réfugiée avec son mari pour être moins près de la frontière qu'elle ne l'était à Coppet [1]. Il est exact aussi que Michelet ne trouva point Vinet à Lausanne : Vinet était au Châtelard, chez son ami Marquis depuis quelques jours, et c'est là qu'une lettre de Ch. Secrétan, reçue le 17 août, lui annonce l'arrivée de M. Michelet à Lausanne [2].

Mais le château de Beaulieu n'a jamais appartenu à Vinet, qui n'y a jamais habité — il était domicilié à la rue Saint-Etienne, sous la cathédrale — [3] ; de plus, Vinet n'avait point de beau-frère du nom de Gilliard ; il s'agit certainement du beau-frère de Vulliemin — que Monod appelle Villemin — et qui se nommait Galliard, Jean-Louis Galliard (1813-1899) alors professeur au Collège, plus tard fondateur d'un collège privé. Après cela, fiez-vous à l'exactitude des historiens !

Nous n'avons pas trouvé d'autre renseignement sur les rencontres de Vulliemin et Michelet, sinon ceux que laisse deviner le dossier de lettres que nous avons hâte d'examiner maintenant de plus près.

II. *LES LETTRES DE MICHELET*

1. Dossier Frossard

1. *2 août 56.*

M. Michelet salue cordialement Monsieur Frossard, et le prie de l'excuser, s'il ne peut, dans les apprêts du départ, avoir l'honneur de le voir, comme il se le proposait.

---

[1] G.-A. Bridel et Dr Bach, *Lausanne. Promenades historiques et archéologiques*, Lausanne 1931, p. 84.

[2] Vinet, *Agenda* de 1843.

[3] Peut-être était-ce Vulliemin qui y habitait à ce moment-là ; une lettre de Michelet datée du 16 mai 1841 est adressée à Monsieur Vulliemin, à Beaulieu près Lausanne ; nous ne saurions affirmer que cette adresse ait été exacte.

2. *9 juin 67.*

Monsieur,

Nous vous aurions restitué nous-mêmes cet intéressant manuscrit [1], *si notre déménagement ne nous retenait ici. — Nous l'avons trouvé très charmant, — innocent et point fade (choses si rares!). Il donne la plus heureuse idée et du pays où on a pu l'écrire, — et de l'aimable auteur — que ce soit un homme? une dame? n'importe. On n'écrit pas ces choses sans avoir tous les dons du cœur.*

Nous vous remercions et vous saluons cordialement.

J. MICHELET.

3. *A Bex, pension Crochet*
9 juin 67.

Monsieur,

Nous n'avons pu rester à Gryon. Il a fallu descendre ici — je me hâte de vous en prévenir de crainte que vous n'envoyez à Gryon l'ouvrage relatif au Valais.

---

[1] Il s'agit, comme on le verra plus loin, du petit roman de CAROLINE FROSSARD, intitulé : « Le vallon des Plans » sur lequel Eugène Rambert, aussi consulté, avait donné un jugement moins indulgent et longuement motivé.

« Voici ma conclusion, écrivait-il en terminant :

» L'auteur est-il de nature progressive ; est-il de ceux qui trouvent mieux à la seconde fois qu'à la première ?

» Si *oui*, je lui rendrais son manuscrit et je lui dirais : « Refaites-moi ça, ça peut devenir tout à fait bon, et ce serait dommage de le publier ainsi. »

» Si *non*, je ne vois aucun inconvénient à en essayer la publication. Il se publie beaucoup de choses moins bonnes. Seulement il ne faut pas compter sur le succès. » (Lettre du 22 juin 1867, manuscrite. Dossier Frossard.)

Le roman de C. Frossard fut publié à Lausanne en 1871 ; voici en quels termes Mme Michelet en accuse réception :

« J'ai reçu, ou plutôt nous avons reçu le charmant petit volume, comme une vraie fleur des alpes. Elle nous est venue dans toute sa fraîcheur. Merci de nous l'avoir envoyée. Chose bien rare, j'ai éprouvé un plaisir tout nouveau à relire ces pages dont le souvenir ne s'était pas effacé. Je ne crois pas qu'on puisse faire d'un livre un plus grand éloge. Continuez d'écrire, chère Demoiselle. Ce sont de fines perles faites pour les délicats. Et vous semblez les égrener si naturellement. » (Lettre de Mme Michelet à Caroline Frossard, du 20 novembre 1871, Hyères. Ms. du Dossier Frossard.)

Si par hasard vous aviez Charpentier *sur les glaciers* [1], *ma femme serait charmée de le relire. Nous garderions très peu ces deux volumes.*

Je vous salue cordialement. Nous présentons nos hommages à Madame votre sœur.

J. MICHELET.

4. *Bex, pension Crochet*
11 juin 67.

Nulle difficulté, cher monsieur. Faites de ce billet [2] *l'usage qui vous sera agréable. Je serai heureux qu'on sache le cas infini que je fais du talent de madame votre sœur.*

Je ne puis vous remercier assez de la peine que vous prenez pour les livres.

Nous vous serrons la main.

J. MICHELET.

5. *Bex — 27 juin 67.*

Monsieur,

Nous partons samedi *pour l'Engadine à 9 heures. Nous serons vers 10 à Montreux. Ne pourrais-je remettre au chef de gare les deux volumes bien enveloppés à votre adresse?*

Nous aurions voulu pouvoir nous arrêter, vous serrer la main, et présenter nos hommages à Mad. votre sœur. Nous le regrettons, et vous remercions encore.

J. MICHELET.

6. *12. 5. 68.*

Monsieur,

Je reçois l'important ouvrage de M. de Guimps [3]. *Je l'avais déjà, et je l'avais dévoré — c'est un livre vraiment capital.*

Je suis fort reconnaissant et envers vous et envers lui. Je vais le remercier.

---

[1] J. DE CHARPENTIER, *Essai sur les glaciers et sur le terrain erratique du bassin du Rhône,* Lausanne 1841.

[2] Lettre n° 2.

[3] ROGER DE GUIMPS, *Histoire de Pestalozzi, de sa vie et de son œuvre,* Lausanne.

Je vous reporterai, je l'espère, ce volume et ceux que vous avez bien voulu me prêter.

Nous vous saluons affectueusement ainsi que Madame votre sœur.

J. MICHELET.

7.

Mille remerciemens, cher Monsieur.

Je parcours le catalogue et suis étonné d'y voir rarement le grand nom de Pestalozzi.

Je vous remercie aussi de chercher pour moi le roman (en français, s'il est possible) [1].

Les biographies ne me satisfont pas — j'y trouve peu sur les commencemens, sur son école de Stanz? la seule où il ait uni l'agriculture *à l'éducation comme fit plus tard Fellenberg.*

Je vous salue cordialement.

J. MICHELET.

que d'ombres encore sur ses dernières années, sur le tyrolien qui le supplanta! sur Girard, cet homme charmant, mais qui fit la réaction en un sens

rien sur le séjour de Frœbel *chez Pestalozzi!*

23 août 68.

8. *Glion — 27 août 68.*

Vous me comblez, Monsieur, me voici riche. Cependant c'est la vie *de Pestalozzi qui m'importe autant que la méthode. J'ai l'ouvrage anonyme de M*lle *de Chavannes* [2] *et le rapport de son père, qui en plusieurs choses ne m'éclaircissent pas assez cette vie curieuse.*

Je vais mieux sans être remis tout à fait.

J. MICHELET.

Le livre de M. Burnier [3] *est plein de choses curieuses. Il ne (dit) rien de Coménius ni de Basedow.*

---

[1] Il s'agit sans doute de *Léonard et Gertrude,* paru en français à Berlin en 1783.

[2] HERMINIE CHAVANNES, *Biographie d'Henri Pestalozzi,* Lausanne 1853.

[3] Il s'agit peut-être de : L. BURNIER, *Histoire littéraire de l'éducation morale et religieuse en France et dans la Suisse romande,* 2 vol., Lausanne 1864.

9. *5 s[eptembre] 68.*

J'ai regretté vivement, Monsieur, de n'avoir pu descendre, de n'avoir pu vous voir, vous et nos amis.

Remerciez pour moi la personne infiniment obligeante qui s'intéresse à ma curiosité scientifique. J'espère bientôt m'établir à Montreux, et vous remercier vous-même de tant de bonté, d'amabilité.

Je vous serre la main et présente mes hommages à Madame votre sœur.

J. MICHELET.

10.

Mon cher Monsieur,

Je regrette de n'avoir pu vous rendre encore vos bonnes visites.

Voudriez-vous venir dîner avec nous, et M. R. Rey demain lundi? (6 heures).

(R. S. V. P.)

Salutations bien cordiales.

J. MICHELET.

H. (Hyères) dimanche 4 j[anvier] 74.

Michelet devait mourir quelques semaines plus tard.

2. DOSSIER VULLIEMIN

1.

Monsieur,

Excusez-moi de ne vous avoir point encore remercié de votre important volume [1]. *J'ai été malade de corps, et d'âme encore plus.*

Je suis plus frappé que je ne puis vous dire du peu que j'ai lu jusqu'ici. Votre préface me semble une des belles et nobles choses que j'aie lues jamais. J'admire surtout comment à cette hauteur les classifications disparaissent (comme les collines vues du haut de vos alpes) ; je pense au passage si paradoxal et si vrai où vous remarquez

---

[1] Il s'agit du tome onzième de l'*Histoire de la Confédération suisse par Jean de Muller... traduite... et continuée par MM. Charles Monnard et Louis Vulliemin.* Ce onzième volume, l'œuvre de Vulliemin, a paru en 1841. Il s'ouvre sur un Avant-propos adressé « A tous les Confédérés ». Le passage auquel Michelet fait allusion s'y trouve à la page XIX.

que l'Allemagne est plus libre que l'Angleterre, et pour plusieurs rapports l'Italie elle-même plus que l'Amérique.

Un seul mot m'afflige : la terre chérie qu'il va quitter, *etc. j'en veux à votre pays de ne pas savoir retenir un si éminent mérite.*

J'espère vous voir dans deux mois. J'irai selon toute apparence droit à Genève, de là à Lausanne. Mais je ne profiterai pas de votre trop aimable hospitalité ; je serai avec ma famille.

De là, j'aurais voulu passer le Saint-Bernard (mais, le passage est-il facile ? *passe t'on* en voiture ?*) Je puis reconnaître quelques localités militaires du Piémont, en revenant par la Corniche et Marseille.*

Mon plan au reste n'est pas arrêté. J'ai besoin du littoral — *mais les* montagnes *ne m'importent guère moins — je prendrai votre conseil.*

Peut-être vaudrait-il mieux traverser d'abord cette brûlante Provence et la Corniche avant les plus fortes chaleurs, et réserver les montagnes pour la fin du voyage, en prenant Lausanne pour le dernier et le plus agréable but.

Recevez, Monsieur, mes salutations affectueuses et l'assurance de mon dévouement bien sincère.

MICHELET.

16 mars 1841.

Si vous aviez l'occasion de voir M. Monnard, j'oserais vous prier de me rappeler à son souvenir.

Je vous porterai mon 5e vol. (ch. VII la pucelle, la maison de Bourgogne).

2. *Paris, barrière du rouli ; aux Thernes*
rue Villiers, 43.

(Sans date, prob. 1849.)

Monsieur,

Je ne savais si le vent de révolution qui a dispersé plusieurs de nos amis, vous avait respecté, laissé à Lausanne. J'apprends de M. Olivier que vous y êtes toujours. J'en profite immédiatement pour vous demander un service d'amitié, très essentiel pour moi.

J'ai un fils, de 18 ans, faible créature, assez douée, qui n'est point du tout mal née, mais qui n'a jamais pu apprendre ce que c'est

que le travail et le devoir. Après des études ébauchées, je l'avais envoyé à un industriel d'Alsace qui est mon parent. Vous le savez, l'industrie est morte, et pour longtemps. Je voudrais lui faire suivre quelques études pratiques, calcul, écriture, langues modernes, dessin linéaire, etc. Et, comme j'ai éprouvé que le pavé des grandes villes, de Paris spécialement, est infiniment glissant pour lui et pour les jeunes gens de cet âge, je voudrais lui faire faire ces études dans quelque sage et honnête ville de Suisse.

Il a beaucoup à faire encore. Il parle avec bon sens, comprend tout, écrit avec esprit et naturel, et ne sait pas seulement l'orthographe.

Ce qu'il a surtout à apprendre, c'est avant tout, le devoir. *Il semble qu'il soit né dans la grâce, indépendant de la loi, qu'il n'ait qu'à rêver dans ce monde.*

Si je le mets encore en pension, avec des jeunes gens riches, il prendra de plus en plus des habitudes de gentilhomme et d'oisif, qui ne me vont nullement, ni au peu d'aisance qu'il pourra avoir.

N'y aurait-il pas moyen de le placer, en pension, à un prix modéré, dans quelque respectable maison de commerce, où il prendrait des habitudes d'ordre, de comptabilité, et où on lui permettrait de continuer quelques études?

J'ose vous prier, Monsieur, de me conseiller là-dessus.

Mais peut-être ne pourrez-vous le faire, sans avoir vu le jeune homme. Je vais, si vous me le permettez, l'envoyer à Lausanne, où il prendrait vos directions.

Je vis à la campagne et lui à Paris, chez mon gendre — je n'ai pu le loger chez moi. J'ai hâte, vous le comprenez, de le tirer de cette position, trop libre, et dangereuse peut-être. Je serais bien reconnaissant, si vous pouviez me répondre immédiatement.

Recevez d'avance tous mes remerciements et l'assurance des sentiments d'affectueuse estime que je vous ai voués depuis si longtemps.

J. MICHELET.

3. *19 avril 49.*

Monsieur,

Je vous remercie infiniment des renseignements que vous voulez bien me donner. — Je crois cependant que je ne mettrai point mon fils en pension — il y retrouverait probablement l'inconvénient dont

son caractère a souffert, le voisinage et l'exemple des jeunes gens riches. L'enseignement qu'on y donne d'ailleurs, a généralement, vous le savez, une tendance peu pratique. Je préférerais de beaucoup une maison de commerce qui voudrait bien le prendre en pension, à un prix raisonnable, en lui laissant un peu de temps pour les maîtres que je lui donnerais. La chose serait peut-être fesable sinon à Lausanne, au moins à Vevay ou dans quelque ville voisine. Dans ce cas, Monsieur, je me recommanderais toujours à votre obligeance — heureux si je pouvais ici, de mon côté, trouver l'occasion de vous prouver les sentiments de haute et d'affectueuse estime, que je vous ai conservés.

J. MICHELET,

à Paris aux Thernes, près la barrière du rouly, rue Villiers, 43.

4. *31 oct. 58.*

M. Michelet, en rentrant à Paris, trouve les bonnes étrennes que Monsieur Vulliemin veut bien lui donner. Il le remercie mille fois, et le prie de recevoir, avec ses vœux, ses salutations très affectueuses.

5. *Hyères, 27 janvier 68.*

Cher Monsieur,

Nous arrivons à Hyères et recevons votre lettre. Je suis charmé de cet aimable couple, de votre jeune docteur, qui semble si distingué.

Recevez nos vœux de 68, et nos salutations les plus affectueuses.

J. MICHELET.

6. *Hyères-Var, 17 f[évrier] 68.*

Mon cher Monsieur,

J'ai différé de vous remercier pour lire cette brochure si importante [1] *— que de choses nouvelles et curieuses! — Je suis cependant moins admirateur de Pierre, l'*ennemi *réel de la* Russie.

Je vais faire quelques études sur Pestalozzi, et Fellenberg. Si vous connaissez quelque chose de bon et sûr, et si vous me l'indiquez, j'en serai fort reconnaissant.

Croyez à nos sentiments très tendres de vénération affectueuse.

J. MICHELET.

---

[1] Probablement un tiré à part des articles de Vulliemin sur *Pierre-le-Grand et l'amiral Lefort* publiés dans la *Revue Universelle* en 1867-1868.

7. *Glion, hôtel du Righi vaudois.*

(Non datée, mais probablement de mars 1868.)

Monsieur,

Je vous remercie mille fois de vos excellens renseignemens dont je profiterai. Je poserai plusieurs questions, et peut-être je les soumettrai à ces Messieurs, en me recommandant de votre obligeance pour moi.

*Puisque vous venez le 3 à Chillon nous serions bien heureux s'il vous était possible de venir dîner avec nous — ou mieux encore d'y faire quelque séjour. Dans ce cas, veuillez nous faire savoir l'*heure *et le* lieu *où l'on pourrait vous prendre. Nous enverrions une voiture.*

Madame Michelet se joint à moi. Elle serait charmée si vous nous faisiez cet honneur.

Nous vous saluons très affectueusement.

J. MICHELET.

8. *Glion, 14. 5. 68.*

Cher Monsieur,

Je ne me console pas de votre séjour si court — *hélas! qu'est-ce donc de la vie? — Vous m'avez dit sur ce grand homme les seuls mots qui me soyent entrés dans le cœur.*

Je suis le réveilleur des morts *tant que je ne suis pas mort moi-même. Et la violente passion que j'ai pour cet homme-*là *me force de le* poursuivre, *à travers ce misérable obstacle des langues qui nous séparent.*

Les mém[*oires*] *de Pestalozzi, le* chant du cygne, *disent-ils quelque chose de ses fluctuations religieuses? Voilà ce qui importerait. Et voilà ce qu'on ne dit pas.*

M. de Guimps a bien voulu m'envoyer en communication son livre *de la vie de Pestalozzi. Je le remercie. Et je me permets de lui adresser cette question capitale — Répondra t'il à cela? C'est là* le saint des saints. *Dans votre haute indépendance d'esprit, vous me direz peut-être ce que vous en pensez.*

J'ai envie aussi de rapprendre l'allem[and] que j'ai lu si bien — mais le temps me presse.

Je vous salue de cœur, et Madame.

J. MICHELET.

Je voudrais bien aussi savoir quels ont été ces protecteurs ardens, et français (?) [1] *de P. à* Stans, *qui est le sublime, à Berthoud, le très beau de la méthode, — à Yverdon, le rayonnement, qui fit Ritter, Frœbel, et vous.*

Je vous salue du cœur, très tendrement.

J. MICHELET.

Ma femme vous salue tous deux affectueusement.

Je ne peux pas trouver la vie de P. par Parroz? [2] *en français, avez-vous cela?*

9. *Glion, 20. 5. 68.*

Il me serait trop pénible, Monsieur, de passer devant Lausanne sans avoir l'honneur de vous voir. J'espère le pouvoir le 23 mercredi.

Je vous serre la main affectueusement. Nous saluons Madame.

J. MICHELET.

M. de Guimps m'a comblé, sans doute à cause de vous. Il m'a donné sa phil. de l'éduc. [3] *et son Pestalozzi.*

10. *Glion, 20 août 71.*

Cher Monsieur,

Je ne vous ai pas assez remercié pour cette bibliothèque qui me vient si à point.

Nous allons bientôt à Vevay où nous passerons septembre octobre? De toute façon nous vous verrons, tout au moins à Lausanne, plus commodément que sur cette montagne.

Mille remerciemens encore ; et tout à vous.

J. MICHELET.

Rappelez-nous au souvenir de vos dames.

---

[1] Dans le texte.

[2] JULES PAROZ, *Pestalozzi, sa vie, ses principes et sa méthode,* Berne 1856.

[3] ROGER DE GUIMPS, *Mémoire sur la philosophie de l'éducation,* Paris 1859 ; *La philosophie et la pratique de l'éducation,* Paris 1860.

11. [*Non datée : fin de l'année 1871.*]

Cher Monsieur,

Diverses affaires m'ont retenu en Suisse, les premiers froids d'automne m'ont saisi, et j'ai eu une rechûte assez grave. Je ne savais trop comment, avec une santé si chancelante, je gagnerais le midi que me recommandait le médecin.

Donc, j'ai dû abréger, et me priver de faire mes remerciemens à Lausanne, à Genève, dont les bibliothèques m'ont si bien servi dans ce travail de quatre mois.

J'ai regretté surtout, Monsieur, de ne pouvoir vous dire moi-même, combien je suis reconnaissant des secours que j'y ai trouvés et surtout de l'aide obligeante que vous m'avez prêtée au point le plus délicat de mon travail. Qui aurait supposé qu'à Lausanne, on trouverait sur la Corse, Paoli, *etc. plus que dans nos bibliothèques de France. C'est grâce aux recherches que vous avez bien voulu [faire] pour moi que j'ai connu les livres rares que MM. de Laharpe avaient réunis sur ce sujet dans la bibliothèque de Lausanne.*

Ces grands citoyens qui sans doute avaient rêvé d'être les Paoli de leur pays, avaient été curieux de connaître la Corse et son héros. Ces livres qui pendant longtemps avaient paru peut-être de peu d'intérêt, me sont venus à point. *C'est encore une obligation que j'ai à votre aimable pays de Vaud, à notre excellente Suisse, une seconde patrie pour nous. Je crois l'avoir dit, en parlant de Pestalozzi, dans mon livre sur l'éducation (*Nos fils, *1870). J'espère, Monsieur, le dire mieux encore dans l'ouvrage, en partie imprimé, que je compte publier en avril ou mai.*

Je vous prie, encore une fois, de me croire bien reconnaissant et fort touché de votre persévérante obligeance pour moi en cette occasion et tant d'autres. Je vous serre la main affectueusement et vous prie de nous rappeler à vos dames.

J. MICHELET.
Hyères *(Var), France.*

Les biographies sont fort insuffisantes sur MM. de Laharpe[1]. *Je me suis adressé à un de leurs parens qui a bien voulu me fournir quelques renseignemens sur leur famille, mais non une biographie particulière des 2 frères.*

---

[1] Il y avait alors : *Biographie de Fréd. Cés. La Harpe, ci-devant directeur de la République Helvétique, suivi d'extraits de ses ouvrages politiques.* s. l., 1818. — CH. MONNARD, *Notice biographique sur le général F. C. de La Harpe,* Lausanne 1838.

III. *MICHELET ET PESTALOZZI*

Les lettres que nous venons de transcrire fournissent aux chercheurs plusieurs sujets d'étude ; mais, on l'aura remarqué, c'est principalement de Pestalozzi qu'il s'agit. Et si le ton des lettres à Vulliemin paraît plus cordial, ce n'est pas seulement parce que Michelet était plus lié d'amitié, du moins à ce moment-là, avec Vulliemin qu'avec Frossard, c'est aussi que le premier avait bien connu Pestalozzi ; de l'âge de huit ans à celui de neuf ans et demi, il avait été à l'Institut de Pestalozzi à Yverdon, et l'avait revu plusieurs fois depuis lors. Il a consacré un très intéressant chapitre de ses *Souvenirs* à ces temps heureux de sa jeunesse. Nous ne pouvons nous y arrêter.

Nous sommes plutôt curieux de savoir quel usage Michelet sut faire des renseignements que ses amis lui fournirent et comment, en définitive, il parle de Pestalozzi. Pour cela, il faut lire les pages qu'il lui consacre dans son livre *Nos fils* [1] ; on y trouve un long chapitre intitulé : « L'Evangile de Pestalozzi » [2].

Il y exprime cette même préoccupation que nous avons trouvée dans ses lettres :

« C'est l'homme même qu'il faut atteindre en lui (Pestalozzi), ne tenant des écrits qu'on intitule de son nom qu'un compte fort secondaire » (p. 183).

Ce qui intéresse donc particulièrement, passionnément Michelet, c'est le ressort intime de cette vie, ses « fluctuations religieuses », « le saint des saints », comme il l'écrit. L'a-t-il découvert ? Nous désirons tenter de répondre brièvement à cette question, en laissant de côté les jugements portés par Michelet sur les idées et les méthodes de Pestalozzi.

Michelet n'ignore pas que Pestalozzi manifestait une certaine piété. Il écrit :

« Du cœur, chaque matin, il tirait la prière efficace qui répondait juste au besoin du jour et à l'état des âmes » (p. 195).

Mais il semble qu'il n'arrive pas à comprendre que la piété de Pestalozzi est quand même une piété chrétienne. Il note

---

[1] Paris 1870.

[2] pp. 180-198.

d'après Ramsauer, un des collaborateurs de Pestalozzi, et un pasteur cité par H. Chavannes, qu'on ne lisait jamais la Bible chez Pestalozzi (p. 195), et que la réaction contre le pédagogue d'Yverdon s'arma contre lui de la Bible, « Aveugle emploi d'un livre si obscur, si scabreux, tissu de miracles » (p. 196).

Parlant de l'œuvre de Pestalozzi à Stans, Michelet écrit :

« S'il y eut jamais un miracle, c'est celui-ci. Il fut le prix d'une foi forte, d'un merveilleux élan de cœur. Il crut, il voulut. Tout se fit.

» L'acte énorme de foi qu'il y fallait, c'était de croire, en présence de cette tourbe dégradée de petits êtres déjà mauvais et vicieux, de croire, dire : *L'homme est bon.* Tout est possible encore. » (p. 187).

« Dans un petit essai qu'il venait d'imprimer », continue Michelet un peu plus bas, « cette année même, il posait cette base, principe de toute éducation. Le principe contraire est précisément ce qui fait que le christianisme, *anti-éducatif,* n'a pu faire qu'une *discipline,* le *castoiement* de l'homme et sa mutilation. »

Ainsi donc, aux yeux de Michelet, ce qu'il nomme l'évangile de Pestalozzi, c'est : l'homme est bon ; tandis que l'Evangile de Jésus-Christ, c'est : l'homme est pécheur. Michelet a-t-il vu juste ?

En d'autres termes encore, Pestalozzi était-il ou non chrétien ? Faut-il chercher l'inspiration de son œuvre dans l'Evangile ou chez J.-J. Rousseau ?

Reconnaissons tout d'abord que les renseignements que Michelet avait pu recueillir sur Pestalozzi devaient être contradictoires, suivant ceux auxquels il s'adressait. Que lui a dit Vulliemin, par exemple ? Etait-il encore sous l'impression de la visite qu'il avait faite à Pestalozzi en février 1825, deux ans avant la mort du pédagogue ? Visite après laquelle il écrivait à son oncle :

« J'ai vu Pestalozzi... Il a peut-être peu existé de nature aussi innocente au sens humain que l'a été la sienne. Tout ce qui était bon et généreux semblait être lui. Et le voilà rejeté du monde, ne différant du matérialiste le plus avoué que par ses illusions. » [1]

---

[1] CH. VULLIEMIN, *op. cit.*, p. 40.

Il ne faut pas oublier que nous sommes en 1825, en pleine période de Réveil religieux, d'une orthodoxie exigeante et exclusive. Ramsauer et le pasteur vaudois cité par Herminie Chavannes, dont Michelet invoque le témoignage, sont aussi fortement influencés par le Réveil. Michelet y trouve son compte, parce qu'il lui déplairait, à lui rationaliste, de devoir s'incliner devant une âme profondément chrétienne. Mais les biographes de Pestalozzi s'accordent à porter un jugement sensiblement différent.

R. de Guimps, par exemple, consacre un chapitre entier à la religion de Pestalozzi. Il déclare qu'au début de sa carrière, après l'abandon des études de théologie, Pestalozzi avait été fortement influencé par Rousseau, mais que ses expériences l'avaient rapidement ramené à l'Evangile. Frappé surtout par l'œuvre d'amour du Christ, il laissait dans l'ombre certains aspects du christianisme, tels que le péché originel et l'expiation ; la théologie, la dogmatique ne l'intéressaient pas. Mais le christianisme de Pestalozzi ne fait pas de doute pour R. de Guimps.

Dans une brochure récente, intitulée : *La personnalité chrétienne de Pestalozzi* [1], M. Konrad Zeller établit un parallèle intéressant entre Rousseau et Pestalozzi. Il montre que Pestalozzi, comme Rousseau, « croyait à un temps et à un état primitifs de bonheur ». Cependant son mot d'ordre « n'était pas celui du retour à l'état naturel et animal, mais bien celui de la marche en avant vers un nouvel état qui est à proprement parler « l'état humain », et qu'il désignait lui-même par le terme d'« état moral » (p. 10 et 11).

Ce qui nous paraît encore distinguer Pestalozzi de Rousseau, ajouterons-nous, c'est qu'il a besoin d'une intervention de Dieu dans la vie humaine. On lit dans son *Chant du cygne*, que Michelet, on l'a vu, désirait si ardemment connaître :

« La religion n'est pas un effet de l'œuvre de l'homme, mais de l'élément divin qui est dans l'homme, et de la grâce de Dieu. » [2]

Et cet état moral vers lequel l'homme doit tendre, c'est à l'éducation chrétienne que Pestalozzi demande de le réaliser.

En 1818, il écrit ses trente-quatre *Lettres adressées à un ami anglais* ; la dernière est consacrée à l'éducation chrétienne. Au

---

[1] Traduction J. Vincent, Lausanne 1946.

[2] Cité par R. DE GUIMPS, *op. cit.*, p. 408.

début de son exposé, Pestalozzi s'explique sur ce qui est l'essence du christianisme à ses yeux ; voici sa pensée résumée le plus brièvement possible.

En ses deux parties, la Bible nous donne les deux éléments essentiels de ce qu'est le christianisme ; l'Ancien Testament est le document unique de la foi, parce qu'il nous présente l'histoire d'un peuple qui n'a de confiance qu'en son Dieu ; et le Nouveau Testament, par l'histoire de Jésus-Christ, ajoute à cette foi l'amour, « la force fondamentale de l'amour actif ».

Le christianisme est donc une religion du cœur, où ce qui importe, c'est d'abord la foi — non celle qui est une adhésion à des vérités formulées, à des dogmes, mais celle qui est confiance, attitude du petit enfant envers son père ou sa mère : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, dit Jésus, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu. » Et c'est ensuite l'amour, qui est, lui aussi, comme la foi, un geste du cœur, si l'on peut dire.

Cette religion-là, puisée à la source, dans le livre chrétien, la Bible, c'est celle que Pestalozzi a vécue ; non sans connaître, comme tout croyant, même le plus grand, des temps de froideur, de doute, mais aussi de splendides victoires.

Et cette Bible elle-même, que Michelet n'aimait pas, et qu'il aurait bien voulu que Pestalozzi ait négligée, elle était en réalité l'aliment essentiel de Pestalozzi. Comment en douter, quand, à l'heure solennelle des obsèques de sa femme, le 16 décembre 1815, Pestalozzi lui rend un éclatant hommage ? Ecoutez ce que raconte un de ses biographes :

« Dès le matin le cercueil avait été placé dans la salle du culte. Tous les habitants de la maison y étaient réunis ; on chantait quelques strophes d'un cantique funèbre, quand le malheureux vieillard entra et s'approcha du cercueil. Dès que le chant eut cessé, il s'adressa à sa fidèle compagne, comme si elle pouvait encore l'entendre ; il passa en revue ses quarante-cinq ans d'union, avec leur labeur, leurs épreuves, leurs désastres, insistant sur tout ce que son amie avait sacrifié et souffert, pour lui et par sa faute. Arrivé à l'époque qu'il caractérisa en disant : « Nous étions évités ou bafoués de tout le monde ; accablés par la misère et la maladie, nous mangions avec larmes notre pain sec», il ajouta : « Qu'est-ce qui, dans ces jours désolés, nous a donné la force de supporter nos maux et de reprendre quelque espérance ? » Et,

saisissant une bible qui était près de là, il s'approcha du cadavre et s'écria : « Voilà la source où tu puisas, où je puisai aussi, le courage, la force et la paix! » [1]

*

Que conclure ?

Ce ressort intime de Pestalozzi, ce « saint des saints » que Michelet, après une recherche passionnée, avait cru découvrir, ce n'était pas cette foi dans la bonté de l'homme qui l'aurait obstinément soutenu au long d'une vie où la découverte de la méchanceté humaine est très loin de lui avoir fait défaut ; c'était plutôt ce qu'il confesse lui-même dans le *Chant du cygne* :

« Je n'avais de force en moi que celle d'un cœur plein de compassion et d'amour pour mes semblables. » [2]

Et qu'est-ce qui soutient ce cœur durant cette existence si exceptionnellement traversée d'épreuves ? Sa foi en Dieu, le Dieu de Jésus-Christ que la Bible lui faisait connaître.

MAURICE BONNARD.

---

[1] Cité par R. DE GUIMPS, *op. cit.*, pp. 388 à 389.

[2] Cité par R. DE GUIMPS, *op. cit.*, p. 464.